

Nathan Granier
Élias Orphelin
Préface de Bruno Belgodère

FOOTONOMICS

COMPRENDRE L'ÉCONOMIE GRÂCE AU FOOTBALL

2^e édition

Nouveaux chapitres
et glossaire additionnel

KEYNES



VON HAYEK



FRIEDMAN



RICARDO



DUFLO



SEN



MARX



LUCAS



KRUGMAN



STIGLITZ



SMITH



ellipses



**Épistémologie
et histoire
de la pensée
économique**



Thèmes abordés

l'histoire de la pensée économique,
la définition des sciences économiques,
l'approche classique,
l'approche marxiste,
l'approche marginaliste,
le Prix de la Banque de Suède,
la sociologie

Auteurs étudiés

Adam Smith,
David Ricardo,
Thomas Malthus,
Jean-Baptiste Say,
Karl Marx,
John Maynard Keynes,
Émile Durkheim,
Max Weber,
Friedrich Von Hayek,

Milton Friedman,
Paul Krugman,
Robert E. Lucas,
Joseph E. Stiglitz,
Amartya Sen,
Thomas Piketty,
Abhijit Banerjee,
Michael Kremer,
Esther Duflo

En évoquant les grands thèmes de l'économie (l'État, l'entreprise, les politiques économiques...), nous avons été contraints d'aborder un nombre important d'auteurs. En effet les sciences économiques demandent un effort de conceptualisation, la création de théories qui fournissent un riche corpus de pensée. Dans la définition de la science économique, trois courants peuvent originellement se dégager : une approche classique, remise en cause par l'approche marxiste, avant la révolution de l'approche marginaliste.

Pour débiter cet ouvrage, il nous paraissait essentiel de revenir sur ces différentes approches économiques, ainsi que leur place dans l'histoire de la pensée économique. Le football fait l'objet d'une grande production théorique, avec de véritables écoles de pensée, il en est même en économie.

Pour expliquer d'abord l'approche structurante des auteurs classiques comme Adam Smith ou David Ricardo, nous évoquons la carrière du célèbre entraîneur Arrigo Sacchi. L'approche classique de la science économique a instauré des débats essentiels sur la question de la valeur ou de l'avenir du capitalisme. Nous développons ces débats dans le chapitre « **Arrigo Sacchi et l'approche classique** ».

Dans la continuité de cette pensée, les néo-classiques et les utilitaristes s'appuient sur la valeur utilité. En développant cette théorie vers l'utilité marginale, une révolution se met en place : l'approche marginaliste. Le chapitre « **Le temps additionnel et l'approche marginaliste** » permet de comprendre ce nouveau regard.

Considéré comme le dernier des auteurs classiques, Karl Marx a néanmoins largement remis en cause l'approche des classiques. Sa théorie de la valeur travail s'illustre avec la critique de la financiarisation du football et celle du trading des joueurs. « **Le trading des joueurs et l'approche marxiste** » analyse ses écrits.

Après avoir développé ces trois grandes approches de l'économie, nous tenions à revenir sur la récompense phare des sciences économiques : le prix de la Banque de Suède. Aussi appelé prix Nobel d'économie, celui-ci est très souvent contesté mais reste pourtant une référence. Le chapitre « **Le Ballon d'or et le prix Nobel d'économie** » explore tous ces enjeux.

Pour bien comprendre les sciences économiques, il faut néanmoins bien cerner également la sociologie. Une introduction aux théories des sociologues Max Weber et Émile Durkheim est ainsi permise par le chapitre « **Le clasico Real-Barça et les approches sociologiques** ». Un premier aperçu des grands courants sociologiques essentiels à la compréhension de l'histoire de la pensée et compléter l'approche de l'économie.

☺☺ **Arrigo Sacchi et l'approche classique**

On le considère habituellement comme le révolutionnaire du football moderne, mais il en est aussi l'un des fondateurs. Surnommé le « mage de Fusignano », Arrigo Sacchi a marqué l'histoire du football notamment lors de son passage au Milan AC. De 1988 à 1991, l'équipe de Sacchi a remporté huit titres majeurs dont deux Coupes des champions (ancêtre de la Ligue des champions) avec un football offensif et de nouveaux principes footballistiques. Plus qu'un simple entraîneur, l'italien a engagé une réflexion nouvelle sur le football et provoqué de véritables controverses théoriques. En économie, l'approche des auteurs dits « classiques » a été de la même manière fondatrice et révolutionnaire.

Formuler des lois : la naissance d'une science

Sacchi n'est pas véritablement le premier entraîneur à penser le football comme un sujet d'étude à part entière, mais il a été le premier à l'envisager sous sa forme la plus moderne. Réformateur du poste de libéro, concepteur du marquage en zone, d'un jeu offensif et spectaculaire, avec le pressing le plus haut possible, ses principes ont théorisé une véritable conception du football. Avant lui, cette vision spectaculaire était peu présente, ou due le plus souvent à des individualités. La démarche chez Sacchi est totalement inverse. Ce n'est pas le talent de tel ou tel joueur qui prime, mais c'est bien le collectif. « J'ai dû convaincre, dans un pays qui pensait le foot en mode défensif qu'une autre philosophie était possible, celle d'un jeu d'attaque. Il fallait convaincre que le foot pouvait être un jeu reposant d'abord sur une certaine idée du collectif. Pas une somme d'individus, mais un collectif », développe Arrigo Sacchi. Cette approche absolument collective place l'italien en analyste du football. Il tente grâce à son travail de dégager les lois, les tactiques qui permettent au mieux à une somme de joueurs de prendre le dessus lors d'un match. Comme d'autres grands entraîneurs, Sacchi est ainsi un penseur du football qui a inspiré nombre de ses successeurs.

Ce travail fondateur d'Arrigo Sacchi est très proche de celui des « classiques » en économie, une lignée d'auteurs qui s'étend d'Adam Smith à John Stuart Mill. Ces auteurs ne sont pas les premiers à parler d'économie, comme Sacchi de football, puisque les mercantilistes ou les physiocrates sont passés avant eux. Néanmoins ces auteurs plutôt d'inspiration libérale, vont être les premiers à véritablement établir des lois en économie, fondant l'économie politique. Dans son *Traité d'économie politique* (1803), l'économiste classique français Jean-Baptiste Say écrit : « l'économie

politique enseigne comment se forment, se distribuent et se consomment les richesses qui satisfont aux besoins des sociétés ». Comme le fait Sacchi avec le football, ces économistes classiques vont repenser la détermination de la valeur et des prix, la reproduction du système capitaliste, l'accumulation du capital ou encore la répartition des revenus. Le terme « classique » aurait été donné *a posteriori* par l'allemand Karl Marx, qui admirait leur rigueur scientifique. Les auteurs classiques ont initié les principaux débats de la science économique. Les auteurs suivants se positionnent par rapport à eux et à leurs travaux.

Le débat autour de la valeur des choses

Arrigo Sacchi est révolutionnaire dans son approche du football car il est l'un des premiers à considérer que la manière est plus importante que le résultat. « C'était comme une fatalité pour l'Italie de jouer défensivement. Seule la victoire comptait pour nous et peu importe le mérite. J'ai toujours combattu cette idée ! À mes yeux, la victoire sans mérite ne vaut rien ». Dans le discours de Sacchi, on observe qu'il y a deux catégories d'entraîneurs. D'un côté il y a ceux qui considèrent que la valeur du jeu prodigué vient du résultat qu'il permet d'obtenir : le jeu a de la valeur s'il permet de gagner. De l'autre côté, il y a ceux qui considèrent que la valeur du jeu prodigué vient du mérite, de la spectacularité du jeu, du moins de l'effort consenti pour l'obtenir, en dépit du résultat final. Ce débat autour de la valeur des choses est l'un des débats essentiels qui animent les différents économistes classiques. Père fondateur, l'anglais Adam Smith distingue les biens non reproductibles (or, diamant, œuvre d'art...) des biens reproductibles. Pour les biens non reproductibles, c'est la rareté qui détermine la valeur. Pour les biens reproductibles, c'est la quantité de travail nécessaire pour les fabriquer qui fait leur valeur, comme le mérite dans le cas du jeu pour Arrigo Sacchi.

Deux conceptions de la valeur

**Biens non
reproductibles**



La valeur dépend de
la rareté

Ce bien a une valeur en lui-même, car il est rare : peu importe le temps passé à extraire le diamant ou à peindre l'œuvre d'art.

Au football, une victoire est une victoire, peu importe le déroulé du match

**Biens
reproductibles**



La valeur dépend du travail
nécessaire pour les produire

En changeant la manière d'obtenir ce bien, on change sa valeur.

Au football, une victoire largement méritée vaut davantage qu'un 1-0 arraché grâce à un penalty

Cette théorie de la valeur-travail est essentielle chez les auteurs classiques et est relativement commune aux économistes anglais. Adam Smith ne parvient néanmoins pas à passer de la valeur-travail au prix, ce que fait David Ricardo. Chez David Ricardo, pour parvenir au prix il faut simplement prendre en compte l'évaluation de tout le travail incorporé dans la production des biens utilisés. La théorie de la valeur-travail rejoint la valeur que Sacchi donne à un match de football. Le match de son équipe a de la valeur compte-tenu du mérite (de l'effort, du travail) qu'elle a impliqué dans ce match. À l'inverse, le français Jean-Baptiste Say fonde la valeur des choses sur leur utilité. Dans ce cas, le match d'une équipe est valorisé à l'utilité rapportée, soit au résultat. On retrouve là deux approches distinctes de la valeur. Le débat entre la valeur-travail et la valeur-utilité, qui prend place dans les débats instaurés par Arrigo Sacchi, est structurant chez les classiques. Prolongé par d'autres auteurs, l'utilitarisme de Jean-Baptiste Say ou de John Stuart Mill est à l'origine du marginalisme, une autre approche de l'économie. Ces querelles théoriques sont présentes chez les classiques dans d'autres domaines comme le rôle de la monnaie ou les déterminants de la spécialisation. Les auteurs classiques s'entendent sur les thèmes à aborder mais ils peuvent développer des analyses différentes.

Les optimistes face aux pessimistes

Ce qui caractérise avant tout la vision du football d'Arrigo Sacchi c'est son optimisme. En effet il considère que c'est par la confiance en soi, en produisant un jeu supérieur à son adversaire que l'on parvient à remporter un match. À l'inverse la tradition italienne envisage plutôt la qualité du jeu comme une résultante, secondaire par rapport au résultat. La tradition italienne est pessimiste. Parmi les classiques, cette opposition est fondamentale. Adam Smith met en évidence la division du travail comme facteur de croissance intensive, qui permet de préserver la croissance. Cette vision positive de poursuite de la croissance s'inscrit en adéquation avec celle de Jean-Baptiste Say qui s'appuie sur sa loi des débouchés : « un produit terminé offre, dès cet instant, un débouché pour la production ». La loi des débouchés est souvent résumée sous l'appellation « l'offre crée sa propre demande ». Pour les optimistes, le phénomène de crise est passager dans le processus capitaliste et de nature exogène, il ne symbolise pas la crise du système. Ils ne postulent donc pas la fin du capitalisme, ni de ce processus de production. Néanmoins David Ricardo et Malthus tout particulièrement s'inscrivent à l'inverse dans une lignée plus pessimiste.

Dans les *Principes d'économie politique*, Malthus critique notamment la loi de Say, précédemment évoquée. Pour lui au contraire, une partie de l'épargne peut être conservée pour elle et thésaurisée. Précurseur de John Maynard Keynes, il envisage ainsi la possibilité d'une crise de sous-production. Dans *Essai sur le principe de population* (1798), Malthus formule « sa loi de population ». Selon lui, la population tend à s'accroître selon une progression géométrique alors que les subsistances s'accroissent à une progression arithmétique, ce qui crée une tendance à la surpopulation. David Ricardo rejoint cette approche pessimiste, bien que ses motifs diffèrent légèrement. Si la population d'un pays augmente, alors il devient nécessaire de mettre en culture de nouvelles terres pour accroître les subsistances. Néanmoins à chaque fois, ces terres sont de moins en moins productives, le profit du capitaliste diminue donc jusqu'à atteindre zéro. La loi des rendements décroissants aboutit donc à la croissance stationnaire et menace à terme le capitalisme. Ces pessimistes, principalement David Ricardo, ont beaucoup inspiré les travaux de Karl Marx.

Une approche fondatrice

On constate certes des divergences entre les différents auteurs classiques, mais la fondation de l'économie politique les rassemble. Avant tout, ces auteurs marquent une approche révolutionnaire de l'économie, qui a

inspiré par la suite de nombreux écrits et travaux. Ces nombreux points communs rapprochent les classiques d'Arrigo Sacchi, entraîneur mythique. Comme dans le cas du maître tacticien, beaucoup d'économistes ont tenté par la suite d'imiter l'approche classique mais peu ont pu l'égaliser. Sacchi confesse : « Wenger, Benitez, Houllier, Jean Fernandez, beaucoup sont venus. Mais vous savez un Opéra, ça reste un Opéra, après tout dépend de la façon dont il est dirigé, tout dépend du chef d'orchestre... La Aïda, si c'est chanté par Pavarotti ou un autre, vous allez voir la différence... »

☉ Le temps additionnel et l'approche marginaliste

Parmi les finales de Ligue des Champions, celle de 1999 a une saveur particulière. Pour certains elle est la plus belle ; pour d'autres la plus tragique ; pour beaucoup elle est la plus folle.

Une fin de match exceptionnelle

Se rencontrent à cette occasion Manchester United et le Bayern Munich. La partie commence très fort pour les Allemands, qui marquent dès la sixième minute de jeu. Ceux-ci seront peu inquiétés durant le temps réglementaire (90 minutes). Mais à la fin du match, l'entraîneur de Manchester, Alex Ferguson, fait entrer deux remplaçants, Teddy Sheringham et Ole Gunnar Solskjær. L'équipe anglaise renverse alors le cours du jeu, et les deux remplaçants marquent, respectivement à la 91^e et à la 93^e minute, soit pendant le temps additionnel. Manchester gagne 2-1, et se retrouve champion d'Europe.

Dans le football, ces buts arrachés lors du temps additionnel (les minutes rajoutées aux 90 réglementaires pour compenser les pauses dans le jeu) sont d'une force incroyable, car ils scellent l'issue du match de manière fatidique. « Alors que la performance générale est en lien avec le talent, les buts dans les dernières minutes semblent liés au comportement. » écrivaient Jan van Ours et Martin van Tuijl dans un article paru en 2010.

Plus de buts lors du temps additionnel

Cependant les buts hors du temps réglementaires sont plutôt fréquents. Si l'on prend l'exemple de la Coupe du monde 2018 qui s'est déroulée en Russie, on se rend compte qu'ils représentaient 9,5 % des buts marqués (16 sur 169), alors que le temps additionnel ne représentait lui que 6,25 % du temps total (6 minutes sur 96).

Dès lors, statistiquement, une minute de plus lors du temps additionnel a davantage de chances de voir un nouveau but marqué qu'une minute de plus lors du temps réglementaire... Comment l'analyser ?

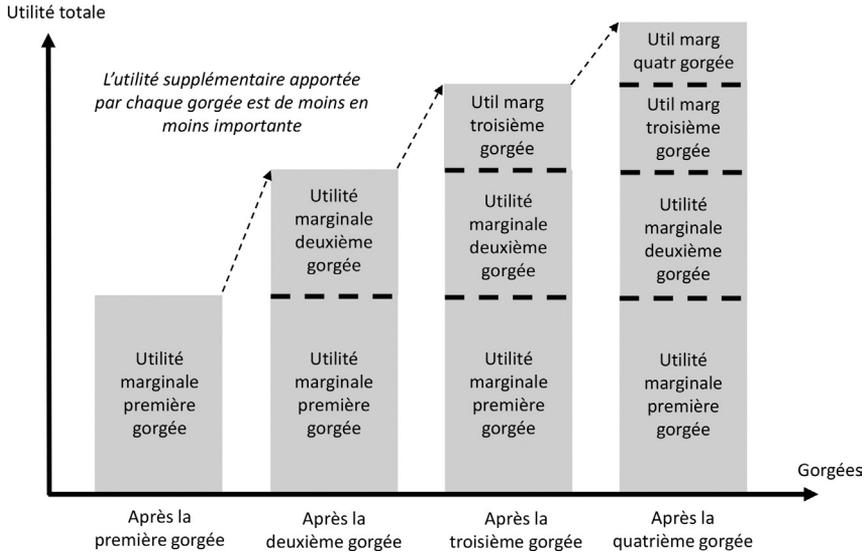
Pour le comprendre, il faut adopter le point de vue d'économistes du XIX^e siècle comme William Jevons, Carl Menger et Léon Walras : le raisonnement « à la marge » (marginal). Il ne s'agit pas de savoir ce qu'apporte la totalité – mais ce qu'apporte une unité de plus. Ainsi, lorsque l'on analyse un match de football « à la marge », le plus important n'est pas le nombre total de buts, mais le nombre de buts pour chaque minute supplémentaire...

Le raisonnement à la marge

Nous raisonnons souvent à la marge. Dois-je embaucher un nouveau salarié ? Dois-je manger un carré de chocolat supplémentaire ? Cette manière de penser se focalise sur l'apport individuel des unités ajoutées. Si l'unité que j'ajoute apporte de la production on parle de « productivité » marginale. Si elle apporte du plaisir, on parle « d'utilité » marginale.

Ce qu'apporte une unité supplémentaire n'est pas constant : lorsque j'ai soif, la première gorgée d'eau que j'ingurgite me fait extrêmement plaisir : l'utilité marginale de la première gorgée est élevée. Mais plus je bois, plus le plaisir que m'apportent des gorgées supplémentaires décroît... Après avoir bu un litre d'eau, je suis comme « lassé » par cette activité : à ce moment, l'utilité marginale est plus faible.

Cela ne signifie pas que globalement je suis moins heureux. Mais à la marge, le supplément d'utilité que j'ai à chaque gorgée est plus faible :



La productivité marginale n'est pas fixe

Nous l'avons vu, les minutes les plus tardives apportent plus de buts que les précédentes : dans le cas des minutes de football, la productivité marginale est plutôt croissante. Pourtant, ce n'est pas toujours le cas. En règle générale, on constate que l'utilité ou la productivité marginale sont plutôt décroissantes : une unité de plus apporte moins de satisfaction que la précédente. Nous l'avons vu au travers de notre exemple des gorgées d'eau.

À l'échelle micro-économique, c'est-à-dire lorsqu'on ne parle pas de l'économie dans son ensemble mais de chaque agent individuellement (les consommateurs, les entreprises, les administrations publiques...), ce raisonnement à la marge permet de déterminer le niveau de production optimal.

Déterminer l'équilibre optimal à la marge

Prenons l'exemple d'une entreprise qui cherche à embaucher des salariés. La productivité marginale des salariés est décroissante – lorsque l'on rajoute un membre à l'équipe, celle-ci va être plus performante, mais à chaque fois, les discussions ou le manque de place générés par le recrutement

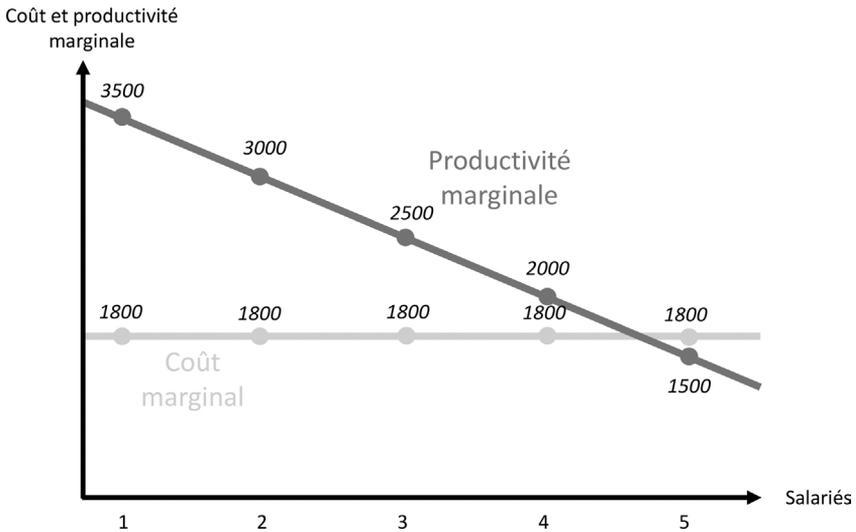
Le temps additionnel et l'approche marginaliste

vont rendre le gain de performance moins important. Disons que le coût marginal de chaque salarié est fixe, et qu'il est de 1 800 € par mois. Alors, nous sommes dans la situation suivante :

Salarié	Productivité marginale	Coût marginal
1	3 500 €	1 800 €
2	3 000 €	1 800 €
3	2 500 €	1 800 €
4	2 000 €	1 800 €
5	1 500 €	1 800 €

Jusqu'à quel moment l'entreprise va-t-elle recruter ? Jusqu'à ce qu'un salarié supplémentaire coûte plus qu'il ne rapporte !

Dans notre cas, jusqu'à la quatrième embauche, il est pertinent de recruter. Mais pour la cinquième, nous sommes dans une situation où un salarié supplémentaire apporte moins (1 500 €) que ce qu'il coûte (1 800 €) : l'embauche n'a pas lieu.



Une théorie du choix

Pour les partisans de cette théorie du marginalisme, tous les choix sont dictés par une comparaison entre utilité et coût marginal. Nous parlions plus tôt du carré de chocolat supplémentaire : pour savoir si je dois le manger, je regarde ce qu'il m'apporte (du plaisir) et ce qu'il me coûte (des calories en plus...). Si je considère que le plaisir que je ressens vaut plus que le coût que j'ai à supporter, je mange le carré de chocolat !

Il ne s'agit pas de présenter le marginalisme comme une vérité absolue, de dire que chaque individu fait des choix rationnels en faisant le calcul de la différence entre utilité et coût marginal... Mais parfois, se détacher de la globalité pour revenir aux cas particuliers permet de prendre des bonnes décisions.

De nombreux apports à l'économie

Cette approche « à la marge » a beaucoup influencé les sciences économiques, et se trouve à la base de nombreuses théories. À tel point qu'on parle souvent de « révolution marginaliste » : elle a transformé la manière d'appréhender les phénomènes micro-économiques.

Alors la prochaine fois qu'un coup-franc sera marqué à la 93^e minute, que vos amis seront en train de sauter de joie ou d'éclater en sanglots, vous pourrez penser aux marginalistes et annoncer fièrement : « L'utilité marginale du temps additionnel est croissante ! »

☹☹☹ Le trading de joueurs et l'approche marxiste

Ces dernières années, nous avons pu assister au développement du « trading de joueurs ». Des clubs comme l'AS Monaco ou le LOSC en France ont cédé à des stratégies de maximisation financière, qui consistent à recruter en grande quantité des jeunes joueurs à des prix relativement peu élevés pour pouvoir ensuite les revendre à prix fort après une ou deux belles saisons. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le football est un secteur économique relativement marxiste puisque les travailleurs (les joueurs) y reçoivent une importante part de la valeur ajoutée qu'ils créent. Néanmoins cette tendance à marginaliser les joueurs au profit de ce qu'on l'appelle souvent le « football business » est un bon éclairage de l'approche marxiste, fondatrice en économie.

L'approche critique d'un modèle standard

Pour ses détracteurs, le football business constitue une perversion du football. En effet le football est avant tout un jeu, où plaisir et beaux gestes sont rois, ce qui n'est plus le cas avec des stratégies comme celles du trading de joueurs. Dans une interview sur le sujet, le joueur ghanéen Kevin-Prince Boateng développe : « il y a tellement d'argent que cela devient stressant, la pression est énorme. Il y a des moments aujourd'hui où je m'amuse et d'autres où je ne m'amuse pas, je suis honnête à ce sujet. » La stratégie du trading a tendance aujourd'hui à se diffuser au sein des clubs de football, et est accentuée par le rôle des agents. Avant Lille en France, l'AS Monaco avait enregistré des indemnités de transferts records avec les ventes de Bernardo Silva (70 millions d'euros), Thomas Lemar (70 millions d'euros), Anthony Martial (80 millions d'euros) ou encore Kylian Mbappé (180 millions d'euros). Cette « financiarisation du football » marquée par l'arrivée de nouveaux investisseurs financiers, pourrait former un nouveau modèle dominant. La critique du football business est bien la critique d'un modèle.

En économie les travaux de l'allemand Karl Marx constituent une révolution et une critique radicale de l'approche classique de l'économie. Certes Marx rend hommage aux auteurs classiques (et en particulier à David Ricardo), néanmoins il considère que leur vision de l'économie est celle de la vision de la classe bourgeoise. De la même manière le football business aurait tendance à prendre le parti des directions et des actionnaires, en dépit des travailleurs (les joueurs). Pour Karl Marx, les auteurs classiques ont présenté comme des lois universelles, des propositions qui en vérité incarnent le système capitaliste. Il conteste également leur application de la théorie de la valeur travail, sur laquelle nous reviendrons. Dans son ouvrage fondateur *Le Capital*, Karl Marx tente de formuler les lois qui président au fonctionnement du système capitaliste mais surtout d'en formuler une approche critique. Son travail a même dépassé l'horizon économique, avec des impacts politiques comme le communisme. S'il avait parlé de football, Marx aurait indéniablement écrit un pamphlet sur le trading de joueurs.

La théorie de la valeur travail : le phénomène d'exploitation

Le principal impact du trading de joueurs constitue à déconsidérer le travail et l'effort physique des joueurs. En effet dans un fonctionnement plus traditionnel, un club forme un joueur, l'entraîneur l'intègre à un système tactique et ce long processus est censé permettre au joueur d'exprimer son plein potentiel. En optant pour le trading de joueurs, le club minimise

son investissement dans le capital joueur (chez Marx, appelons-le « capital variable ») et augmente son investissement dans le capital tactique ou institutionnel (chez Marx, appelons-le « capital constant »). Le club considère que même s'il va prêter moins d'attention à ses joueurs, la grande capacité du club à faire exploser ces joueurs, de les faire réussir peut permettre de créer de belles « marchandises » en dépit de cette diminution de la considération. Dans l'optique de Karl Marx, le capitaliste (ici le club qui pratique le trading) ne cherche pas seulement à produire une marchandise (le joueur) mais à faire que la valeur d'échange (le prix du transfert) soit supérieure autant que possible à la valeur dépensée dans l'achat de marchandises (ici le coût de formation par exemple).

Le joueur ghanéen Kévin Prince Boateng décrit justement cette « marchandisation » des joueurs qui incarne le football business : « Le football est juste un business maintenant, et vous êtes un numéro. Si vous ne travaillez pas, vous serez remplacé, purement et simplement. » Or pour Karl Marx, cette plus-value acquise ne vient pas de l'échange lui-même, mais elle vient d'une marchandise qui crée de la valeur lorsqu'on la consomme : le travail. Ce raisonnement s'applique très bien au cas des joueurs de football. Certes la valorisation du joueur est importante, la capacité de revente du club aussi, mais ce qui fait réellement la valeur de la marchandise (le joueur) c'est son travail propre, sa capacité à être talentueux et à faire la différence sur le terrain. Marginaliser le soin que l'on lui apporte c'est marginaliser cette forme de capital (le capital variable). Pour Marx, le capitaliste a tendance à augmenter son investissement en capital constant (les machines, ou le marketing des joueurs ici), au détriment du capital variable (le joueur ou les travailleurs). Or la plus-value et le profit viennent du capital variable (le joueur). Karl Marx traduit le taux de profit par :

$$P = \frac{\frac{pl \text{ (plus-value)}}{v \text{ (capital variable)}}}{\frac{c \text{ (capital constant)}}{(v \text{ (capital variable)} + 1)}}$$

En réalisant l'abaissement de la considération apportée aux joueurs, le club réalise ce que Marx nomme la « myopie du capitaliste ».

La substitution du capital variable (le joueur) par du capital constant (marketing, tactique) entraîne une baisse du profit car le capital constant ne crée pas de valeur mais transmet simplement la valeur-travail qui lui est incorporée. Cela se matérialise concrètement par des clubs de football

qui, abusant de stratégies de trading, n'ont plus d'équipe véritablement compétitive (comme Monaco ou Lille par période) et n'ont donc plus de revenus (sportifs comme liés aux transferts).

La « myopie du capitalisme » dans un club

- 1 Les joueurs de l'équipe sont très forts ; pour augmenter encore son profit et ses résultats, le manager investit dans sa tactique et dans le marketing (capital constant)
- 2 Moins de temps et moins d'argent sont consacrés aux joueurs (capital variable), au profit du marketing (capital constant)
- 3 Les joueurs alignés sont moins bons et nombreux qu'auparavant, et le marketing ne saurait le compenser
- 4 Malgré les dépenses en marketing/tactique (capital constant), les joueurs ne brillent pas sur le terrain, ce qui dégrade le niveau de l'équipe et les revenus des transferts
- 5 Le manager n'a pas réalisé que son profit venait de la qualité de ses joueurs (le capital variable), et a seulement misé sur le marketing (capital constant). Sa myopie est similaire à celle du capitaliste

La crise inéluctable d'un système

Le constat marxiste s'inscrit dans la perspective d'une crise systémique. Cette substitution du capital variable par le capital constant entraîne également le développement du chômage, provoquant une baisse de la demande et une crise de surproduction. Puisque les travailleurs sont au chômage, ils ne peuvent plus consommer autant et donc il y a moins de débouchés. En football, la stratégie du trading conduit de la même manière à une crise systémique, même si les raisons en sont légèrement différentes. En diminuant la valeur réelle des joueurs (moins bien formés, moins bien entraînés, moins bien implantés dans leur environnement), on conduit comme dans le constat marxiste à une forme de surproduction. Comme on peut le voir aujourd'hui, il y a beaucoup de joueurs (souvent moyens) vendus très chers voire trop chers. Dans un premier temps certes la demande ne faiblit pas, mais devant la faible qualité des joueurs et la déconnexion entre la valeur des transferts et la valeur réelle des joueurs, elle peut se réduire violemment. Dans ce cas, on voit bien le risque qui pèse sur le fonctionnement du football business : l'explosion d'une bulle spéculative. Confrontés à la baisse de la demande, les clubs sont contraints

de diminuer le prix des transferts, ce qui génère une très forte baisse de revenus et possiblement des risques de faillite, avec des conséquences systémiques très violentes.

Pour Karl Marx, deux choses retardent cette crise systémique. Tout d'abord l'armée de réserve du capitalisme, il y a toujours de nouveaux travailleurs qui remplacent les anciens et permettent de maintenir un niveau de demande suffisamment important, comme la réserve de footballeurs envisagée par le football business. D'autre part, le rôle de l'État (« bras armé du capitalisme ») qui relance les dépenses publiques afin de compenser la crise du système. D'après les écrits de Marx, ces crises répétées du système finissent par faire tomber le capitalisme. Bien sûr l'approche marxiste s'inscrit dans un mode de pensée profondément anticapitaliste et reste très orientée idéologiquement. Nous l'avons ici appliquée à la stratégie du trading de joueurs, pourtant cette stratégie n'est pas antinomique au football. Au contraire des clubs comme Monaco ou Lille continuent à avoir le soutien de leurs supporters tant qu'ils obtiennent des résultats. Toutes les stratégies qui prônent le gain financier ne tournent pas au trading, et peuvent également préserver une juste place aux joueurs. L'approche marxiste de l'économie est donc bien une approche radicale, comme le montre cette analyse, néanmoins elle demeure fondatrice en économie.

☺ **Le Ballon d'or et le prix Nobel d'économie**

Lundi 14 octobre 2020, le 51^e prix de la Banque de Suède à la mémoire d'Alfred Nobel, dit Nobel d'Économie, a été attribué à la Franco-Américaine Esther Duflo et aux Américains Abhijit Banerjee et Michael Kremer pour leurs travaux sur la réduction de la pauvreté dans le monde. Cette récompense n'a pourtant pas fini de faire parler. En effet c'est seulement la deuxième fois qu'une femme est prix Nobel d'économie (Esther Duflo, après Elinor Ostrom en 2009), seulement la deuxième fois qu'un non-occidental l'était également (Abhijit Banerjee, après Amartya Sen) et surtout pour des travaux hétérodoxes sur la pauvreté, loin des habitudes passées de la récompense.

Le prix d'un moment, récompense... d'une carrière

Prix Nobel d'économie, comme Ballon d'or, ces récompenses symbolisent en un instant, une joie, des années de travail et souvent une carrière brillamment menée. Le milieu de terrain Luka Modric, Ballon d'or en 2018

incarnait ainsi un « modèle de persévérance » pour les observateurs. Le joueur qui obtient un Ballon d'or ne l'obtient en vérité pas seulement pour son année, mais pour tout ce qu'il incarne dans le monde du football. En 2010, alors qu'Andrés Iniesta ou Wesley Sneijder sont fortement plébiscités des suiveurs du football, c'est finalement Lionel Messi qui obtient le Ballon d'or.

De la même manière en 2013, alors que le Français Franck Ribéry est un postulant très sérieux au trophée, c'est finalement le Portugais Cristiano Ronaldo qui ravit la couronne. Entre 2010 et 2015, le jury était étendu aux membres de la Commission du Football de la Fifa ainsi qu'aux sélectionneurs et capitaines des 208 pays membres de la Fifa (et plus uniquement à un panel de journalistes). On peut aussi estimer que ces nouveaux votants ont privilégié la carrière, l'estime globale qu'ils ont du joueur aux simples performances annuelles. Le Ballon d'or est aussi et avant tout un emblème, un ambassadeur du football.

En 2013, le « Roi Pelé » a reçu un Ballon d'or d'honneur en hommage à toute sa carrière, réparant un vide puisqu'à son époque le Ballon d'or récompensait uniquement des joueurs européens. Le prix Nobel d'économie agit dans la même perspective, et ce de manière d'autant plus forte. Lorsque Milton Friedman (1976), Robert R. Lucas (1995) ou encore Paul Krugman (2008) reçoivent leur prix Nobel, c'est tout l'apport de leurs travaux, mais aussi la place qu'ils ont acquise dans la sphère économique qui sont plébiscités. En 2019, les travaux conduits par les trois lauréats « ont introduit une nouvelle approche » expérimentale sur la meilleure façon de réduire la pauvreté dans le monde, a souligné le secrétaire général de l'Académie royale des sciences de Suède.

À cet égard, on peut être étonné que des économistes comme Robert Barro (fondateur de la macroéconomie classique) ou Jagdish Bhagwati (spécialiste des nouvelles théories du commerce international) n'aient pas accédé à la précieuse distinction. Le prix Nobel d'économie est la consécration totale d'une carrière, une cour très fermée où il fait bon avoir sa place. Cela est d'autant plus le cas que, contrairement au Ballon d'or, l'obtention du prix de Suède est unique. Impossible donc d'imaginer Joseph Stiglitz et Paul Krugman mener une course aux trophées, comme Messi et Ronaldo.

La récompense d'une personne, récompense... d'un collectif

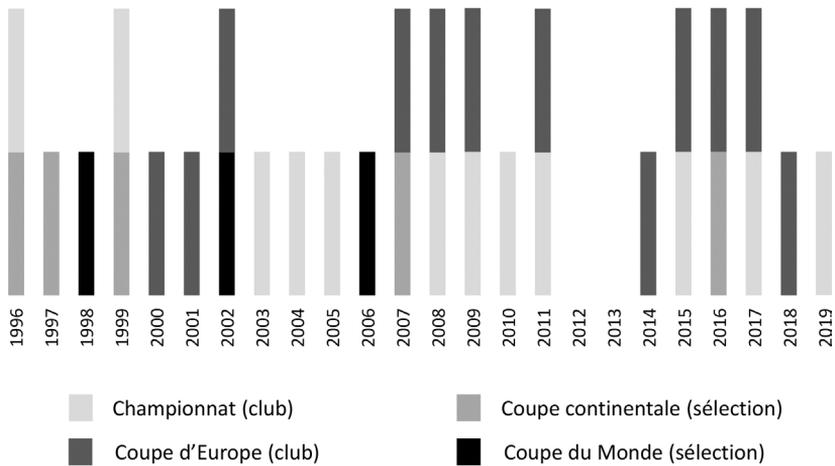
Le Ballon d'or 2018, dont on parlait plus tôt, a quelque peu dérogé à la règle selon laquelle les attaquants qui marquent le plus de buts sont récompensés : c'est Luka Modric, du haut de ses trois buts toutes compétitions

confondues, qui a remporté le trophée. La raison de cela ? La saison exceptionnelle de son Club et de sa sélection : avec le Real Madrid, club pour lequel il joue depuis 2012, il a remporté la ligue des champions ; avec la sélection croate, il a atteint la finale de la Coupe du monde.

Un tel parcours en équipe pour un joueur est rare. C'est une des raisons pour lesquelles il est passé devant Ronaldo, Messi, ou Griezmann.

Pourtant, Modric n'a pas été le seul artisan des épopées du Real ou de la Croatie. Derrière son nom, qui est marqué sur le trophée, c'est aussi celui de ses équipes qui est félicité : la récompense individuelle qu'est le Ballon d'or souligne aussi le travail collectif d'une équipe. Si on regarde les statistiques, on se rend compte qu'il est très rare qu'un joueur soit récompensé sans que son club ou sa sélection ne se soit illustré : les 20 dernières années, ce n'est arrivé que deux fois... pour Messi et Ronaldo.

Trophées collectifs remportés la même année que le Ballon d'or par le lauréat



De la même manière, la récompense de Duflo, Banerjee et Kremer s'inscrit dans une démarche collective : les 3 économistes sont membres du laboratoire J-PAL, fondé par deux d'entre eux.

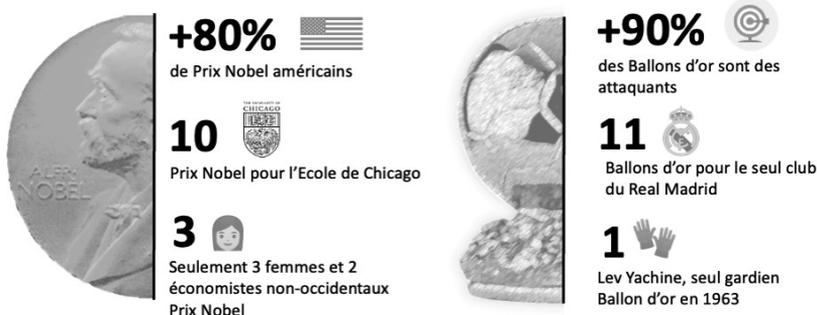
Les travaux des lauréats reposent sur le soutien de ce laboratoire : par leurs recherches, les 181 scientifiques associés à J-PAL ont aidé les trois prix Nobel 2019 à atteindre cette distinction. Il ne s'agit en aucun cas de leur retirer du mérite mais le travail d'un économiste est aussi celui des chercheurs avec qui il travaille et du laboratoire qui le finance. Là encore, la récompense individuelle félicite aussi un collectif.

La controverse : un choix pas toujours objectif ?

Le prix Nobel d'économie a donc bien cette vocation, commune au Ballon d'or, de récompenser à la fois une carrière mais aussi un collectif de travail, par une distinction haute de sa symbolique. Pourtant là encore, leur mode d'attribution ne fait pas l'unanimité. Le chroniqueur Bruno Roger-Petit se montrait le 11 janvier 2011 très sévère vis-à-vis du Ballon d'or : « Le Ballon d'or est une médaille en chocolat, que la FIFA a voulu reprendre dans le but de disneytiser encore davantage la planète football. L'organisation de Sepp Blatter s'en sert pour créer des héros à la Mickey dont l'image va servir à propager cette culture universelle moyenne du foot dans les contrées encore rétives au règne de la FIFA. »

Derrière le Ballon d'or, se cachent en effet des idoles, des superstars telles que Messi ou Ronaldo dont l'image empêche des joueurs plus méritants d'obtenir la récompense. Le milieu français Franck Ribéry a notamment déclaré après la perte du ballon d'or 2013 : « C'est un épisode qui a été difficile, c'était incompréhensible. J'ai gagné tous les trophées, je ne pouvais rien faire de plus. Pour moi, c'était comme un vol, une injustice. »

En football, mieux vaut être un attaquant, faire partie d'un des tops clubs européens ou natifs d'un pays phare (Espagne, Brésil, Argentine, Allemagne, France...), sans quoi il est pratiquement impossible de prétendre à la plus belle des distinctions. En 2019, plusieurs voix se sont notamment élevées pour soutenir le joueur sénégalais de Liverpool Sadio Mané, alors que Georges Weah est pour l'instant le seul joueur africain à avoir remporté le Ballon d'or (en 1995).



La critique permanente du mode d'attribution du Ballon d'or reflète tout à fait les critiques inhérentes au prix Nobel d'économie. En effet on lui reproche souvent d'avoir favorisé les économistes orthodoxes, soit ceux

de l'école néo-classique. Ainsi l'école de Chicago qui compte des économistes comme Milton Friedman (prix Nobel 1976) ou Gary Becker (prix Nobel 1992), a obtenu le record de 10 prix Nobel en 2012. Bien que la donne ait légèrement changé ces dernières années, mieux valait appartenir à une famille idéologique précise pour obtenir le prix de Suède. Les historiens de l'économie Avner Offer et Gabriel Söderberg envisagent ainsi que « le prix favorise délibérément les économistes acquis au consensus de Washington », c'est-à-dire au paradigme des grandes institutions internationales (libre-échange et défense du libéralisme économique).

De ce fait des économistes réputés mais critiques du libéralisme économique comme Joan Robinson, John Kenneth Galbraith ou encore Nicholas Georgescu-Roegen ont pu être marginalisés. Au-delà même des courants, plus de 80 % des lauréats sont des Américains, preuve d'une hégémonie totale sur la distinction. Si toute la France se félicite de la victoire d'Esther Duflo, l'aurait-elle vraiment obtenue sans sa nationalité américaine et tout son travail au MIT ? Avec seulement trois femmes, et deux lauréats qui ne sont pas occidentaux, la distinction ne brille pas par sa diversité. Lauréat en 1974, l'économiste autrichien Friedrich von Hayek résume bien la difficulté du prix Nobel d'économie : « si on m'avait demandé mon avis sur la création du prix Nobel, je l'aurais fortement déconseillé. Aucun homme ne devrait être ainsi désigné comme une référence sur un sujet aussi complexe que l'économie ».

Des récompenses signes d'effet de mode ?

Ces controverses amènent certains observateurs à tirer à boulets rouges sur le Ballon d'or. Ainsi, Sébastien Billard écrivait-il à l'issue de la remise du prix à Ronaldo en 2013 que « le Ballon d'or se mue en tableau Excel d'or compilant à la fois les statistiques individuelles sportives et le potentiel de marque du footballeur, le tout saupoudré d'une communication active. » Cette idée de potentiel de marque et de communication est essentielle : le footballeur qui gagne ne doit-il pas aussi avoir les épaules médiatiques pour remporter le trophée ? Dans un entretien pour le JDD, le directeur d'Eurométras, agence de marketing sportif, affirme ainsi que « le vainqueur est celui qui aura réussi la meilleure saison... ou la meilleure campagne de pub ». Ici encore, un parallèle existe avec le prix Nobel. En effet, les économistes récompensés par la Banque de Suède sont souvent des noms qui pèsent dans le monde des sciences économiques. Arthur M. Diamond a réalisé une étude scientométrique à ce sujet. Dans *Counts for Nobel Prize Winners in Economics*, il suggère que le prix récompense

davantage la popularité que la contribution au sujet : les économistes récompensés sont généralement ceux qui ont été le plus cités par leurs pairs et donc ceux qui ont travaillé sur les sujets économiques « à la mode ».

Critiqués, délégitimés, parfois remis en question, le prix Nobel tout comme le Ballon d'or restent cependant chaque année des temps forts de l'économie et du football. Certes, ils sont imparfaits mais comment ne pas l'être, quand on résume en une distinction ultime des disciplines complexes et multifactorielles ? Peut-être qu'Iniesta a davantage marqué le football que Luka Modric. Peut-être que les économistes asiatiques ont apporté autant que les économistes américains. Cependant, est-ce une raison pour remettre en question l'essence d'une distinction qui fait rêver dans les écoles de foot et dans les universités ? Il y aura toujours un contexte, toujours des ombres au tableau, toujours des personnes qui le méritaient autant... Mais être « le meilleur du monde », même pour un an, ça reste un rêve d'enfant.

☺ **Le clásico Real-Barça et les approches sociologiques**

S'il y a une rencontre que tout amateur de football se plaît à suivre, c'est bien le clásico qui oppose le Real Madrid au FC Barcelone. En 2017, la rencontre est retransmise dans 140 pays des cinq continents et fait plus de 650 millions de téléspectateurs, en faisant le match le plus regardé au monde. Cette opposition débutée le 13 mai 1902, développée dans les années 1950 et encore accrue dans les années 2010, est autant suivie car il ne s'agit pas seulement d'un match de football. Elle nous permet ainsi de mieux comprendre deux approches structurantes de la sociologie : celles de Max Weber et d'Émile Durkheim.

Real Madrid vs FC Barcelone : le primat de l'individu contre celui du collectif

On pourrait rédiger un ouvrage entier sur l'opposition idéologique et footballistique entre le Real Madrid et le FC Barcelone, qui s'inscrit également dans l'histoire de l'Espagne notamment pendant la période franquiste. Parmi toutes les grilles de lecture possibles, la place de l'individu n'est pas considérée de la même manière dans ces deux grandes institutions. Le Real Madrid est un club qui brille par ses stars : Di Stéfano, Kopa, Zidane, Figo, Kaka, Cristiano Ronaldo ou encore Karim Benzema ont marqué son

histoire. Au début des années 2000, le nouveau président Florentino Perez traduit même cette politique de stars de manière explicite en souhaitant créer les « Galactiques ». En d'autres termes, le Réal Madrid souhaite avoir en son sein les plus grands joueurs et que leur rayonnement contribue à faire aussi rayonner le Réal Madrid.

Le FC Barcelone a bien sûr connu lui aussi de très grands joueurs. Néanmoins l'approche est différente. Centré sur son centre de formation (la masia), le Barça entend développer certains principes de jeu tels que la possession du ballon et le pressing à la perte de balle. Le grand FC Barcelone de Pep Guardiola qui remporte la Ligue des Champions en 2009 et 2011 est d'ailleurs composé de nombreux joueurs formés à la masia : Valdés, Piqué, Puyol, Busquets, Xavi, Iniesta, Fabregas, Pedro et bien sûr Lionel Messi. Pep Guardiola est lui-même un ancien de la masia et capitaine du FC Barcelone. En opposition aux Galactiques de Florentino Perez qui incarnent une véritable accumulation de stars, l'attaquant suédois Zlatan Ibrahimovic a bien du mal lors de la saison 2009-2010 à s'incorporer au collectif catalan.

Les approches sont véritablement différentes. Au Réal Madrid, l'individu fait grandir le collectif. Au FC Barcelone, le collectif fait grandir l'individu. En se focalisant sur cette opposition, on comprend mieux une opposition fondamentale dans les approches sociologiques : celle entre Max Weber et Émile Durkheim.

L'individualisme méthodologique de Max Weber vs le holisme d'Émile Durkheim

À la fin du XIX^e siècle, deux grands penseurs vont révolutionner l'histoire de la pensée et s'inscrire comme les fondateurs des grandes approches sociologiques qui vont ensuite structurer le XX^e siècle. Le premier est français et va constituer le fondateur de la sociologie en tant que discipline autonome et scientifique. Dans son livre *Les Règles de la méthode sociologique* (1895), Émile Durkheim envisage deux critères pour que la sociologie devienne une science : 1) qu'elle ait un objet d'étude spécifique, qui serait l'étude du fait social. 2) qu'elle mette en œuvre une méthode de recherche scientifique, rigoureuse, objective, qui se rapproche le plus possible des sciences exactes (comme la biologie) afin de se détacher des prénotions et des préjugés. La sociologie devra donc étudier les faits sociaux comme des choses.

Pour réussir à se sortir des préjugés, il est nécessaire de recourir à des outils objectifs tels que les statistiques. C'est ce que va notamment faire Durkheim dans son ouvrage de référence *Le suicide* (1897). Le suicide est un acte *a priori* très personnel mais qu'il souhaite étudier dans sa dimension sociale. En effet, la méthode statistique qu'il utilise met en évidence des corrélations insoupçonnées : le taux de suicide croît avec l'âge, il est supérieur chez les hommes et chez les protestants, à Paris qu'en province, en début qu'en fin de semaine et il s'accroît avec la durée du jour. L'ouvrage conclut que le taux de suicide est inversement proportionnel à l'intégration de l'individu à la société.

Durkheim part de la société pour tendre vers une analyse individuelle, son approche est qualifiée d'holiste. En d'autres termes, Durkheim est le FC Barcelone de la sociologie. C'est l'inverse du deuxième individu qui nous intéresse : l'allemand Max Weber. Dans son ouvrage *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905), Weber reconstitue la manière de penser des premiers capitalistes. Sa thèse est la suivante : les valeurs portées par la réforme protestante conduisent l'individu à rationaliser son existence. L'ascétisme protestant en interdisant l'utilisation des richesses de façon ostentatoire, favorise l'émergence des comportements d'épargne et d'accumulation du capital. L'éthos protestant et ses valeurs sont ainsi considérés par Weber comme des facteurs explicatifs de l'émergence du capitalisme dans les sociétés occidentales.

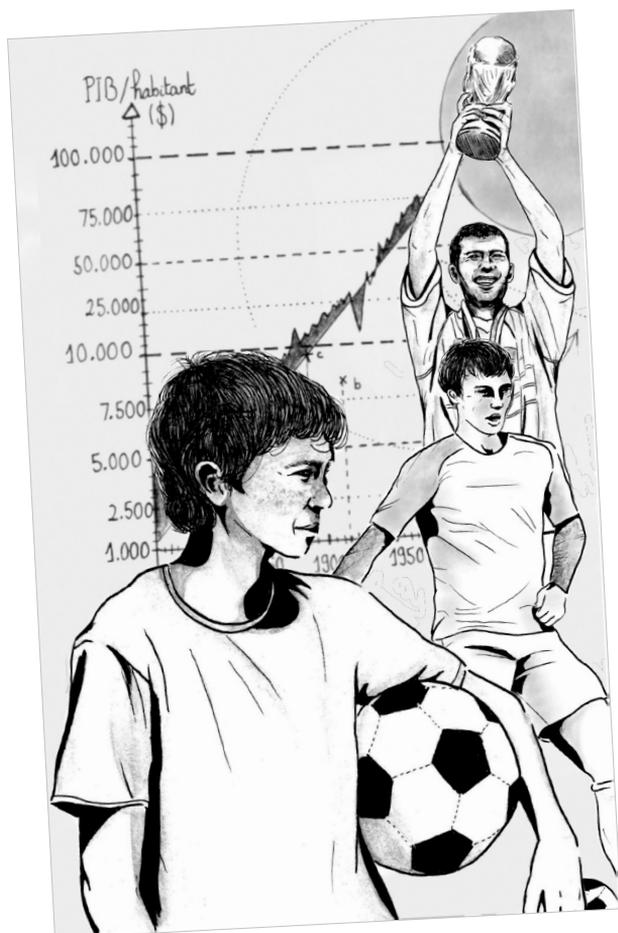
La méthode de Weber consiste à partir des individus et de son existence pour expliquer le collectif. En d'autres termes, Max Weber est le Real Madrid de la sociologie. Vous retrouvez bien votre clásico.

Une opposition qui reste à nuancer pour appréhender l'ensemble de la sociologie

L'opposition entre le FC Barcelone et le Real Madrid reste à nuancer tant les clubs ont aussi des points communs tel que le fonctionnement par le biais de socios, il en est de même pour l'opposition entre Durkheim et Weber. Cette opposition n'est pas absolue et plusieurs sociologues ont cherché à concilier ces deux perspectives. Par exemple, Max Weber lui-même intégrait des éléments de structuralisme tout en privilégiant l'individu comme point de départ de l'analyse sociologique. Dans *Le suicide*, Durkheim tient aussi compte des connotations psychologiques des individus telle que leur perception de la croissance. Weber comme Durkheim avaient la même ambition de faire de la sociologie une science et se rejoignaient sur des constats comme l'individualisation croissante.

Des sociologues comme Pierre Bourdieu ont tenté de dépasser cette opposition en proposant une approche qui combine l'analyse des structures sociales (comme le capital social et culturel) et l'étude des pratiques individuelles. L'opposition entre Durkheim et Weber est ainsi centrale en sociologie par la manière dont elle a influencé les autres écoles de pensée, autant que pour son rôle fondateur dans la discipline. En football, joueurs comme entraîneurs se plaisent à s'inspirer des grandes heures du FC Barcelone comme de celles du Real Madrid. Il en est de même pour cette belle discipline de la sociologie qui complète à merveille l'économie.

La croissance



Thèmes abordés

la valeur ajoutée,
le PIB,
la croissance,
la décroissance,
le développement,
l'IDH,
la croissance exogène, endogène,
la consommation,
l'investissement,
le partage de la valeur ajoutée,
le capital humain,
la croissance potentielle,
l'output gap,
la décroissance,
la stagnation séculaire

Auteurs étudiés

John Maynard Keynes,
Milton Friedman,
Robert Solow,
Paul Romer,
Robert E. Lucas,
Robert Gordon,
Gary Becker,
Joseph Stiglitz,
James Duesenberry,
Nicholas Georgescu-Roegen

« L'économie capitaliste n'est pas et ne pourra jamais être stationnaire » écrivait l'économiste autrichien Joseph Schumpeter en 1942. En effet, que l'on parle de production, de population ou de consommation, il est toujours question en économie de croissance. Cette dernière est fondamentale car elle permet de comprendre qui crée la richesse, comment, et pourquoi : afin de comprendre les enjeux de l'économie, nous devons comprendre comment elle fonctionne.

Cette idée de croissance est assez facilement compréhensible en football. Une équipe, un club, ou même une institution aspirent à progresser. Cela peut se faire d'un point de vue financier, marketing et bien sûr sportif. Cette croissance doit pouvoir être mesurée et se traduit également par des mécanismes. Un club croît pour des raisons bien précises. Toutes les croissances footballistiques ne se valent pourtant pas. Une amélioration des résultats peut par exemple être simplement conjoncturelle, sans pour autant traduire une véritable progression en matière de politique sportive.

En football comme en économie, la croissance est donc un sujet fondamental. D'une certaine façon l'existence succède à la croissance. On consent à un effort important afin de progresser, de s'améliorer. Dans ce cadre, la notion de croissance ne peut être occultée.

La croissance repose d'abord sur le concept de valeur ajoutée. Néanmoins en quoi cela consiste ? Comment la mesure-t-on ? À qui revient-elle ? Notre porte d'entrée dans ce vaste sujet est la rémunération des joueurs avec **Le salaire des footballeurs : la valeur ajoutée et son partage**.

Cependant, dans un monde fini, la croissance pure n'a pas toujours de sens. Combien de pays se sont enrichis sans que le niveau de vie de leur population n'augmente ? Nous comprenons ce phénomène dans le chapitre « **Recruter sans gagner, la différence entre croissance et développement** : mettre les billets sur la table ne suffit pas toujours à gagner ! »

Les sources de la croissance sont multiples. Ainsi, si elle peut dépendre de nombreux facteurs extérieurs, la croissance est aussi auto-entretenu. Nous étudions ces différentes théories de la croissance dans le chapitre « **Jouer à domicile et la croissance endogène** ».

Après avoir envisagé ces différents aspects de la croissance et compris son fonctionnement, il nous faut aborder le concept de croissance potentielle. En effet chaque pays dispose d'un niveau de croissance lié à ses facteurs économiques fondamentaux. La croissance potentielle est par exemple altérée en période de crise. En football le changement d'entraîneur constitue pour une équipe un moyen de modifier sa croissance potentielle. Nous le voyons plus en détail avec **Changer d'entraîneur et la croissance potentielle**.

Pour finir, il s'agira d'envisager le potentiel arrêt durable de la croissance. Les théories de la stagnation séculaire sont expliquées dans le chapitre « **Les nostalgiques du football et les théories de la stagnation séculaire** », en lien également avec celles de la décroissance.

☺ **Le salaire des footballeurs : la valeur ajoutée et son partage**

La veille du début du mondial 2018, la journaliste Anne-Sophie Lapix s'était attiré les foudres des fans de foot : « La Coupe du monde de football débute demain et on va pouvoir regarder des millionnaires courir après un ballon » avait-elle déclaré à l'antenne. Il n'en avait pas fallu plus pour redéclencher un débat qui divise la population : les footballeurs sont-ils trop payés pour ce qu'ils font ?

La réponse des défenseurs du modèle économique du ballon rond est souvent la suivante : s'ils gagnent autant, il y a une raison à cela. Les clubs, leurs employeurs n'acceptent de payer autant les footballeurs que parce qu'ils génèrent par leur travail autant, voire plus d'argent. Cette valeur créée est-elle mesurable ? Pour y répondre, nous allons nous intéresser au concept fondamental en économie de « valeur ajoutée ».

Une Coupe du monde « maison »

En 2018, la Coupe du monde de football a rapporté plus de 6 milliards de \$ à la FIFA. Comme une occasion de faire du business ne se refuse pas, l'équipe de Footonomics a décidé de créer sa propre compétition internationale de football, afin de profiter de la manne financière que cela représente. Dans un centre commercial, nous avons acheté :

- une dizaine de ballons officiels de la compétition : 800 € ;
- 11 exemplaires de chaque maillot des 32 nations représentées : 35 200 € ;
- un stock de papiers jaunes et rouges, afin de créer les cartons des arbitres : 100 € ;
- un logo et un slogan à une agence de communication : 30 000 €.

Sur le ticket de caisse, surprise : seulement 66 100 € dépensés ! Soit 0,001 % de nos recettes potentielles. Il ne nous restait plus qu'à trouver un pays hôte et des équipes prêtes à jouer ! Étrangement, personne n'a accepté...

La question de la valeur ajoutée

Cet exemple farfelu démontre une chose : on ne peut pas résumer la valeur d'un bien ou d'un service aux dépenses qui ont été faites pour le produire. Le même constat se pose quand on achète des chips : pour quelques dizaines de centimes, on a une pomme de terre, quelques grains de sels et une cuillère à soupe d'huile pourtant, un paquet de chips coûte souvent bien plus cher.

Ces euros dépensés lors de la production pour acheter les « matières premières » (les ballons dans un cas, les pommes de terre dans l'autre) sont appelés « consommations intermédiaires » : il s'agit de l'ensemble des produits consommés par la production, qu'il s'agisse de les incorporer au produit ou de les détruire lors du processus de production.

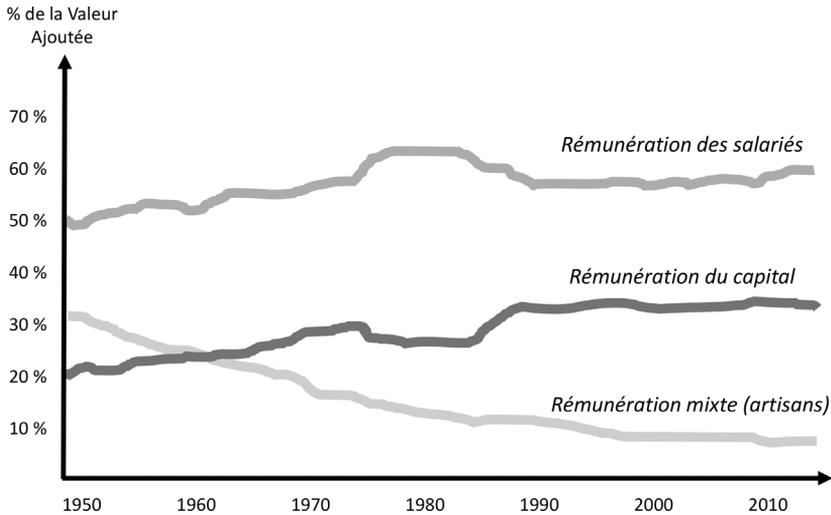
Ainsi, dans une boulangerie, la farine d'une part et l'électricité nécessaire à l'alimentation du four d'autre part, sont des consommations intermédiaires. Admettons que celles-ci représentent 50 centimes par baguette, et que le boulanger vende ses baguettes 1 euro : il reste 50 centimes qui ne sont pas dépensés lors de la production, qui reviennent au boulanger. Cette somme correspond à la valeur qu'il a créée par son travail et son investissement dans des fours, c'est la richesse qu'il a créée en supplément des consommations intermédiaires : on l'appelle la valeur ajoutée.

Le partage de la valeur

Qu'advient-il de cette richesse créée, la valeur ajoutée ? Celle-ci est partagée entre tous les acteurs ayant contribué à sa création. Pour notre boulanger qui fabrique une baguette pour 50 centimes de consommations intermédiaires et qui la vend 1 euro, la valeur ajoutée créée est de 50 centimes. Une partie de celle-ci sert alors à payer son salaire, une autre à financer l'achat de machines : la valeur ajoutée se partage entre la rémunération du travail (le boulanger) et celle du capital (les machines).

En France, environ 2/3 de la valeur ajoutée va aux salariés, 1/3 à la rémunération du capital. Ainsi, la majorité de la valeur créée revient aux travailleurs. Mais ce partage n'est pas fixe : ainsi en Espagne, entre 1991 et 2013, la part de la valeur ajoutée revenant aux salariés a baissé de huit points de pourcentage.

La croissance



Ces variations s'expliquent notamment par le modèle de croissance : comment est créée la valeur ajoutée ? Si la richesse est majoritairement créée par le travail, comme dans les services, il est normal de donner aux salariés une part plus importante de la valeur créée. Au contraire, dans un secteur où l'investissement est à l'origine de la création de richesse, il est logique de rétribuer davantage ce dernier.

De même, dans le cas des footballeurs, une partie de la valeur qu'ils créent par leur travail leur revient. Rappelons que ceux-ci sont salariés ! Ce chiffre représente en général entre 60 % et 75 % du budget des clubs. Si l'on considère que les consommations intermédiaires de ces derniers sont assez faibles, on se rapproche du partage en vigueur dans les autres secteurs : les salariés des clubs créent beaucoup de richesse, ils en récupèrent donc beaucoup !

La valeur ajoutée en économie

Maintenant que nous avons compris le sens de la valeur ajoutée, nous avons fait un grand pas : cette notion est omniprésente en économie !

Ainsi, l'agrégat le plus utilisé par les économistes, le PIB (Produit Intérieur Brut) n'est rien d'autre que la somme de la valeur ajoutée du pays sur une année : pour calculer la production du pays, on additionne toute la richesse qu'il crée ! Ainsi, plus ou moins de valeur ajoutée va entraîner la